

La jeune fille fixa sa mère en tremblant. Elle ne savait que croire, que comprendre. Le rôle de la mort l'avait déjà surprise.

Les cheveux épars et poussant des cris lamentables, entrecoupés de sanglots, elle courut avertir l'hôtesse; quand elle revint, Mme Elliston n'existait déjà plus.

CHS. LEVESQUE.

(La suite au prochain numéro.)

LITTÉRATURE CANADIENNE.

UN

ÉPIISODE 1812.

L'HIVER touche à sa fin; les premières haleines du printemps attiédissent l'atmosphère; les chauds rayons du soleil de mai chassent de leurs demeures les Montréalais. L'asphalte des chemins, le sable endurci des places publiques se peuplent de promeneurs pédestres, heureux de pouvoir s'aventurer au grand air. Tout prend l'aspect riant des beaux jours. Les feuilles bourgeonnent aux branches des érables. Les lilas épaouissent leurs premières fleurs sur le liséré des plates-bandes, et fières sur leurs tiges, les premières fleurs du printemps étalent avec orgueil leurs riches couleurs.

Voilà l'aspect de la capitale des Canadas, le 17 mai, 1812, au moment où plusieurs personnes dînent dans un verger devant une magnifique maison de plaisance, bâtie aux pieds de la montagne de Mont-Réal.

La table est dressée sous de vieux pommiers tordus dont les fleurs rosées couvrent le tapis de gazon étendu à leurs pieds.

Au nombre de ces personnes se trouvait le capitaine D..., un des héros Voligeurs canadiens du Châteauguay. Ce brave officier était bon narrateur, et aussi prenait-on plaisir à lui faire raconter quelques scènes émouvantes dont il avait été témoin durant sa carrière militaire.

Le repas terminé, la conversation roula sur différents sujets, et l'on en vint à parler du duel. En ce moment quelques personnes jetèrent les yeux sur le capitaine et attendirent avec anxiété son opinion; mais le vieux militaire ne paraissait pas attentif à ce que l'on disait; cependant, après avoir avalé son verre de vin, un instant il réfléchit et commença le récit suivant:

«Vers la fin du mois de juin de l'année 1812, le régiment du colonel T... était en cantonnement à Montréal. On sait ce qu'est l'existence d'un officier; le matin, l'exercice, le ménage; puis le dîner chez le commandant; le reste de la journée était employé en promenade à travers la ville. Nous passions la plupart de notre temps les uns chez les autres et dans nos réunions on ne voyait que nos uniformes; la vie que nous menions était assez monotone.

«Il y avait dans notre compagnie un officier d'une trentaine années, nommé Emmanuel Neville. C'était un homme d'une taille puissante et doué d'une force athlétique; son caractère altier et difficile, son ton sarcastique faisaient une grande impression sur quelques-uns de nous autres jeunes gens.

«Il était très habile à tirer du pistolet; aussi sa grande occupation était-elle de s'exercer tous les jours; les murs de sa chambre criblés de balles ressemblaient à des rayons de miel.

«On le citait pour s'être souvent battu en duel, et toujours il était